

## Chapitre premier

### EN AMOUR, L'IMPORTANT C'EST D'AIMER

AMOUR : « Affection vive pour quelqu'un ou pour quelque chose. Sentiment passionné pour une personne de l'autre sexe. Passion, goût vif pour quelque chose. »

C'est ainsi que le classique Petit Larousse définit ce sentiment magnifique que l'on s'ingénie à déformer, jusqu'à le rendre méconnaissable, pour en faire une sorte de médiateur blafard et morne, un vague mouvement de réciprocité, un mutuel accord entre deux êtres. On parle inconsidérément « d'amour mutuel », « d'amour partagé », de « mariage d'amour »...

L'amour mutuel ou l'amour partagé est un amour divisé par deux, qui n'est donc plus que la moitié de ce qu'il devrait être. Le mariage d'amour, qu'est-ce donc, sinon le mariage de l'amour avec l'amour ? Le mariage de l'amour avec lui-même ne peut rien engendrer d'autre que l'amour de soi, donc le célibat !

L'amour se doit d'être pris dans sa définition pure, dans ses termes propres. L'amour de quelqu'un ou de quelque chose ! Aimer ce quelqu'un ou ce quelque chose est la seule condition requise. Être aimé n'a aucune importance. On aime Dieu sans se soucier d'être aimé de lui. On aime le bon vin ou la bonne chère en ayant cure de la réciprocité. Le fait même de la rechercher serait le signe d'une parfaite stupidité.

Pourquoi donc faire la preuve de cette stupidité en recherchant, pour soi, l'amour de la femme qu'on aime. Aimer, c'est faire le don de ses pensées, de ses actes, de son corps, de son âme, de sa vie. Sans rien demander en échange. L'amour n'est pas un commerce ni un chantage, c'est un sacerdoce.

Ceux qui se disent malheureux en amour souffrent dans leur amour-propre, dans leur égoïsme, dans leur orgueil. Pas dans leur amour, car ils ignorent ce qu'est l'amour.

Si je me permets de parler ainsi, c'est parce que je sais, moi, ce qu'est l'amour. Moi qui aime Madame de toute la folie de mon âme, de toute la puissance de mes sens, de toutes les douleurs de mon corps. J'ai fait don à Madame, de tout ce qui était moi : de mes pensées, de mes songes, de mes mouvements les plus anodins, de chaque parcelle de mon corps.

Je n'ambitionne rien. Rien d'autre que de lui prouver de plus en plus combien je l'aime. J'ignore encore quel est le plus haut sommet de l'amour mais, si j'espère bien le connaître un jour, je crois le deviner aujourd'hui. Ce doit être ce point culminant qui se confond au néant. L'anéantissement par une auto-destruction lente et progressive qui comprend un chemin de croix délicieux et fantastique de sacrifices, d'abandons et d'humiliations.

Patiemment, dévotement illuminé par la puissance de mon amour, je m'achemine vers ce point de non-retour, vers cette dimension extra-sensitive où je me fondrai pour ne plus laisser, derrière moi, que le souvenir éphémère d'un amour incommensurable, que l'on peut baptiser folie mais qu'il est préférable de ne pas nommer.

Où suis-je, dans cette voie qui gravit les marches du temps ? A quel degré suis-je rendu ? Qu'importe ! L'important c'est d'aimer. Et j'aime !

Que mes yeux soient ouverts ou qu'ils soient fermés, je n'ai qu'une vision unique, omniprésente : la silhouette de Madame. Elle n'est pas floue. Non, je pourrai la peindre dans l'espace, la reconstituer photographiquement. Elle s'interpose sans cesse entre mon regard et les objets matériels que je vois. C'est une hallucination permanente qui m'accompagne partout. C'est une image de contact qui s'est placée contre l'iris de mon œil pour troubler la réalité des choses.

Que le parfum de la rose fraîchement éclos est pauvre et triste. Que la violence malodorante des vidangeurs est lointaine et sans dégoût. Je pense, indifférent, près de l'un ou de l'autre sans humer ni me clore les narines. Toutes les senteurs de la nature s'estompent avant de m'atteindre. Je ne respire que le doux et délicat parfum de Madame. Celui qui émane de sa chair jeune et fraîche, qui suinte par tous les pores de sa peau et varie au rythme endiablé des saisons. Qu'elle soit près de moi ou que nous soyons séparés par des centaines de kilomètres, je la sens, je la respire, elle m'oxygène tout entier.

L'ahurissant tourbillon des villes me laisse indifférent. Je n'entends ni les pétarades fracassantes des engins motorisés qui sillonnent les rues ni les vrombissements terrifiants des avions qui crèvent les nuages et assourdissent les calmes campagnes. Le chant des oiseaux, le croassement incessant des grenouilles les soirs d'été, le gloussement des eaux de la rivière ne m'émeuvent jamais. Par-delà les murmures, les ronronnements, les hurlements qui

justifient de la vie biologique de la planète, j'entends, nuit et jour, la respiration de Madame. J'organise mon rythme respiratoire à la cadence du sien. Je soupire si elle soupire, Je m'essouffle si elle s'essouffle. Où qu'elle soit, Je l'entends respirer près de moi. J'entends aussi les battements de son cœur et le soulèvement régulier de sa poitrine. Le son de sa voix traverse des lieux, des pays et des mers pour venir me rejoindre. Il s'exprime distinctement à mon ouïe. Ses paroles sont comme un enregistrement qui se débiterait à l'infini et n'aurait aucune limite géographique de perception.

J'ai perdu le goût de la gastronomie. Ma langue et mon palais n'ont plus la faculté de savourer les mets que j'absorbe. Il m'importe peu de déguster un succulent repas ou d'ingurgiter une piètre pitance. Dans ma bouche ne subsiste que le goût de Madame. La délicate saveur de sa chair et de sa peau a seule droit de cité. L'hiver je me repais de sa chair glacée, l'été je m'enivre de ses sueurs comme d'une brise désaltérante.

Ce que je palpe, ce que je touche, ce que j'effleure, c'est Madame. Si j'étends la main dans le vide, je sens l'ombre adorée sursauter sous ma caresse. Cette ombre, lorsqu'elle est réelle, il m'arrive de me pencher pour l'embrasser, de me fondre en elle, comme j'aimerais pouvoir disparaître dans ce corps divin. J'ai appris près de Madame à aimer et à respecter tous ses objets personnels ou ceux qu'elle a simplement touchés. Elle sacre et déifie tout ce qu'elle effleure.

À travers elle, je vénère par-dessus tout ses vêtements, ses parures et j'offre, à tous, un culte religieux. Car l'amour, tel que je le conçois, est une religion dont je suis le prêtre. Une exquise religion

faite de servitudes, d'humiliations, de sacrifices où n'entre aucune hypocrisie égoïste, où il n'est pas question de monde meilleur, de paradis gagné. Le paradis de cet amour est fait de souffrances, de douleurs et de servilité. Mais quel paradis ! Quel bonheur de vivre ainsi !

Le paradis c'est de vivre dans l'ombre de Madame, d'écouter le rythme doux et régulier de sa respiration, de s'éveiller si elle rêve, de sursauter si elle tousse, de ramasser un de ses longs cheveux qui tombe, de trembler si elle fronce les sourcils, d'obéir à sa voix et d'agir selon son caprice.

Le paradis c'est aussi de vivre perpétuellement au milieu de ses vêtements, de ses sous-vêtements, de ses souliers, de ses objets de toilette.

Le paradis, c'est encore de se précipiter, comme je le fais, lorsque j'entends ses pas crisser sur les graviers de l'allée. Elle marche d'une allure rapide comme elle le fait chaque fois qu'elle est mécontente. Dans quelques secondes, elle sera là. Je m'affaire avec empressement. Je m'allonge sur la moquette derrière la porte, nu, le menton posé sur le tapis, le cou tendu, les chevilles jointes et les bras écartés, en croix, paumes posées sur la moquette. C'est ainsi que Madame exige me trouver lorsqu'elle rentre. Quelle que soit l'heure à laquelle elle arrive, elle ne tolère aucune faille à ce rite. Aussi dois-je tendre l'oreille pour entendre le crissement des graviers. Mais je suis comme ces chiens qui devinent l'approche de leur maître : le bruit des graviers est caractéristique lorsqu'il provient de ses pas adorés.

Elle s'approche et, chaque fois, j'ai le cœur qui bat à tout rompre. Comme si j'allais la voir apparaître pour la première fois.